

CLAUDE ARNAUD

# Juste un corps

# TRAITS EN PORTRAITS



MERCURE DE FRANCE



Couverture : lettrage de Pierre Alechinsky.

© *Mercurie de France*, 2022.

*Traits et portraits*

---

Collection dirigée  
par Colette Fellous

CLAUDE ARNAUD

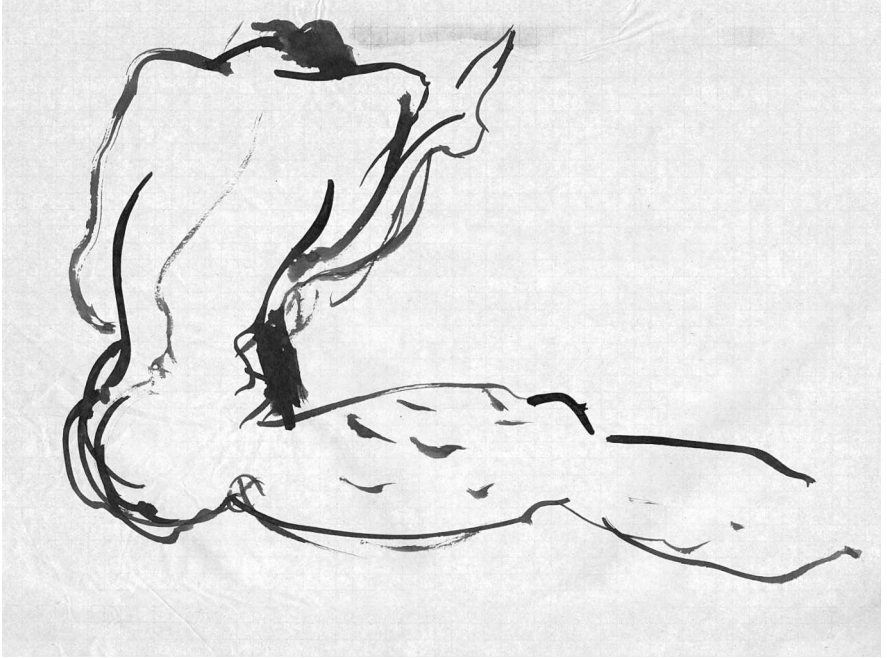
# Juste un corps



MERCURE DE FRANCE



*Pour Gilles Roignant*





# 1

*« Il ne me suffit pas de lire  
que les sables des plages sont  
doux, je veux que mes pieds  
nus le sentent. »*

Gide

J'oublie mon corps, le plus souvent. Tout comme je respire sans penser à mes poumons, je vis sans me soucier de lui. Le premier à noter les défauts de ceux que je croise dans la rue, je ne vois jamais le mien, sauf quand je surprends son reflet dans une vitrine. Ce que je suis d'emblée pour autrui est ce qui m'est le plus inaccessible. Je ne suis qu'une conscience en marche.

Je dois baisser délibérément les yeux pour entrevoir mes mains, mes genoux et mes pieds. Mes



épaules, ma nuque et mon dos sont exclus de mon champ visuel. Je ne sais rien d'un visage qui me trahit en permanence. Il me faudrait disposer d'un cou de girafe, ou évoluer dans une gigantesque galerie des glaces, pour me connaître exhaustivement.

L'incroyable réseau d'os et d'artères, de muscles et de nerfs qui me compose m'est totalement inaccessible, tout comme ce cœur, ces viscères et ces bronches qui travaillent sans relâche à mon bien-être. Ma toute première maison m'est étrangère, faute d'yeux capables de me la figurer. Comme le tiers de ma vie passé à dormir m'échappe, j'ignore presque tout de mon intimité organique. Mon corps ne *consiste* vraiment que durant le bref moment de la jouissance et le temps long, si long, de la souffrance.

Je ne connais rien des cent mille kilomètres que parcourent mes artères, mes veines et mes capillaires – deux fois le tour de la terre. Rien des cent mètres carrés d'alvéoles qui permettent à mes poumons de filtrer six litres d'air par minute, tels deux arbres respirant à l'ombre de mes côtes – deux *bonsais* plutôt. Rien des quarante litres d'eau qui irriguent mes muscles et mes tissus, ni des quatorze milliards de neurones qui m'ont aidé à composer ces pages. Je ne sais pas plus à quoi ressemblent mes viscères (j'ai la vague image de poivrons cuits) :

je ne connais toujours pas le dixième des règles qui régissent mon organisme, après des décennies d'existence. Je peux énumérer les causes qui précipitèrent la Seconde Guerre mondiale, non celles qui me valurent une hernie hiatale. Je domine mon corps sans jamais le comprendre, tels ces phares marins qui éclairent tout sauf eux-mêmes.

Nous sommes si peu solidaires que, lorsqu'il se sent tomber malade, je préfère nier le problème. Je recule le moment de l'amener chez le médecin et n'ai plus qu'une hâte ensuite, neutraliser l'organe atteint grâce au bon traitement. Comme si j'étais moins son propriétaire qu'un locataire



négligent prêt à l'abandonner à ses malheurs pour aller nicher dans un autre organisme. Je ne fais pas corps avec lui.

C'est pourtant lui qui m'a fait naître et qui me fera mourir. Lui qui exige régulièrement d'être nourri ou désaltéré, de garder le lit quand il souffre ou de dormir alors que j'aimerais lire. Je tends à le voir comme mon instrument, je ne suis que son effet. Je ne cesse de lui donner des ordres, c'est lui en vérité qui me mène. J'ai beau l'oublier, il m'encadre strictement.

Curieux couple...

Chaque matin, il me pousse au sortir de la douche devant la glace. Il fait un mètre quatre-vingt-trois et pèse soixante-douze kilos, huit de plus qu'il y a trente ans, un ratio conforme à l'indice de Lorentz mesurant l'indice optimal de masse corporelle établi par les médecins.

Ses épaules se sont élargies avec la natation, ses poumons aussi. Son ventre est redevenu plat après avoir été rond durant l'enfance, creux à l'adolescence, rebondi à l'âge adulte. Son torse est un peu trop velu à mon goût, je l'épile à la main dès que je sors d'une douche chaude. Ses bras, à l'inverse, sont presque glabres, hormis deux touffes disgracieuses au revers des biceps.



Il reste facile à habiller, mais il a perdu l'essentiel de sa chevelure – je ne garde qu'un petit gazon rare, sec et pâle comme de la paille, en guise de couronne.

Ma paupière gauche est bien plus fermée que l'autre, l'effet d'un ptôsis qui me donne parfois un air suspect et déséquilibre mon visage à la moindre fatigue. Mes yeux divergent jusqu'à frôler le strabisme, mes joues paraissent deux moitiés de fruits collées d'autorité : tableau cubiste.

J'ai parfois envie de raccourcir un nez qui donne à mon visage son côté anguleux, d'en aplatir aussi les



narines. Elles se dilatent au moindre pollen et m'ont longtemps valu de redoutables crises de rhume des foins. Il me suffit parfois d'entrer dans une pièce pour la dater : une odeur de meuble en pin et je sais qu'elle remonte au tournant des années 1950. Quand j'esquisse au crayon mes traits, mon pivot est cette flèche qui me rapproche toujours plus de Cyrano après m'avoir fait ressembler au saint Jean du Greco.

Ma bouche était très charnue. Encore aujourd'hui, c'est le seul de mes organes qui pourrait prétendre à l'indépendance : en elle les cerises et les idées

s'emmêlent, par elle je respire et m'alimente, parle, chante et fais parfois jouir.

Longue et fourchue, ma langue impressionne toujours les enfants, ils rient et hurlent à la fois en la voyant serpenter, elle pourrait avoir leur âge. Insensible aux coups de soleil, le cartilage de mes oreilles semble fait d'un caoutchouc sécrété par mon corps, au même titre que l'émail de mes dents et le calcium de mes os. Témoins de notre préhistoire, les cavités spongieuses de leur hélix me dévoilent si intimement que je ne serais pas surpris de voir surgir un tout petit fœtus des replis obscènes de leur conque.

Cette pomme qu'Ève proposa à Adam et qui lui serait restée en travers de la gorge m'évoque l'ergot d'un poulet grillé, avec ses poils si difficiles à raser : à quoi sert cette pomme d'Adam, sinon à identifier les *trans* ? Et pourquoi mes aisselles restent-elles si velues, malgré la sudation, alors que la séborrhée fait inmanquablement tomber mes cheveux ?

Longs, osseux et crochus, mes doigts esquissent ce qu'on appelle des *mains de pianiste* dans les familles, et des *mains d'Air* en chiromancie. Ni fleurs de cimetière, ni poils intempestifs, tout juste l'amorce d'un bosquet à la base d'un des tendons extenseurs. Une bulle d'encre reste emprisonnée au revers de ma



paume gauche, à l'aplomb du petit doigt et à hauteur du mont de Jupiter. J'y plantai par inadvertance mon porte-plume en classe de huitième et la tache ne s'est jamais résorbée. Ce dépôt d'encre intact a scellé mon sort, je n'ai plus cessé depuis d'écrire : Waterman m'a baptisé.

Par sa droiture, ma ligne de cœur trahit une totale indifférence affective, à en croire les *fortune tellers*. M'en sentant incapable, dans l'amour comme dans la haine, j'abandonne ici la chiromancie.

Le double sac à main, mou et velu, qui pend sous mon sexe est la banque naturelle où mon patrimoine génétique repose. Il y a là, en liquide, de quoi me reproduire des millions de fois, je n'ai pourtant jamais engendré. J'aurais craint d'infliger la vie à qui n'a rien demandé.

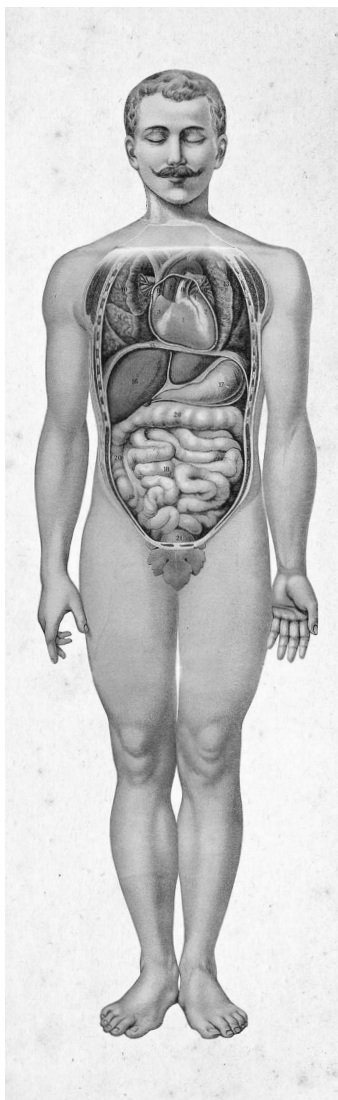
J'ai le pied grec. *L'ballux* ou gros orteil y est bien moins long que le *secundus* – ou *depasus* –, et le *quintus* clôt la série déclinante des *articuli* (d'où nos *orteils*). Ces petits doigts qui ne nous servent plus à grand-chose pointent vers des directions divergentes, même s'ils ne se chevauchent pas. Ils ont quelque chose d'inachevé et de fœtal, comme s'ils avaient manqué de force pour se déployer ou qu'ils aient été in extremis contredits : quand je les détache pour les étudier de près, un à un, ils me semblent aussi

déroutants que mes oreilles. J'ai deux coquillages de part et d'autre du visage et dix limaces au bout des pieds.

Cet examen que mon corps m'impose reste pourtant superficiel. L'essence de ce qu'il abrite ou secrète m'échappe. Je ne sais comment fonctionnent ses reins, quel rôle joue sa lymphe, quel trajet suit son artère splénique. Disert dès qu'il s'agit d'analyser mon caractère, je suis bien plus court à l'évocation de mon système digestif, auquel je ne connais pas grand-chose. Jamais il ne m'est venu à l'idée d'assister à une dissection ou une autopsie, je craindrais de me redécouvrir fait de viande, de rognons et d'abats, tout comme les bêtes de boucherie.

Il suffit pourtant de suivre la leçon d'anatomie du professeur von Hagens sur la Toile, de voir cet anatomiste allemand, mi-Frankenstein mi-Joseph Beuys, dérouler les huit mètres de l'appareil digestif d'un cadavre avant de trancher au hachoir son foie, ses reins et son anus pour le redécouvrir : seule notre mégalomanie a pu nous créditer d'un statut à part, dans l'échelle des espèces. Nous restons de stricts mammifères susceptibles de donner aussi des tripes et du boudin.

Je ne me comprends donc guère plus que je ne vous connais, intimement. J'ignore ce que j'abrite



tout comme je ne saurais dire si vous êtes grand ou maigre, blanche ou noire, chauve ou chevelu. Je suis seul à parler comme vous l'êtes à m'entendre. Mon unique chance d'entrer en contact avec vous ? M'insinuer dans vos pensées comme maintenant, mais ce sera inmanquablement à sens unique. Vous pouvez à tout instant m'abandonner alors que je suis tenu de mener à bien ce livre : nous ne sommes pas de force égale dans cette interaction muette.

On ne peut pénétrer un autre corps sinon en aveugle, durant la jouissance. On n'accède à autrui qu'à travers l'amour, la confiance ou le divan, en littérature on reste seul.

On écrit pour oublier que tout finira dans l'oubli,  
que notre corps se décomposera s'il n'est pas brûlé,  
que nos photos se dématérialiseront aussi sûrement  
que les millions de messages qu'on aura échangés.  
Autant en emporte le vent...

CLAUDE ARNAUD

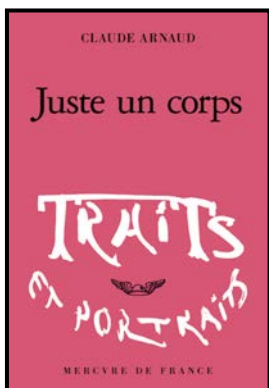
## Juste un corps

Se mettre à nu, raconter les joies, les excès, les souffrances, telle est l'exploration littéraire à laquelle Claude Arnaud se livre ici. Une incroyable machine d'organes invisibles nous régente. Une peau, un sexe, des muscles, un cœur, comment en prendre soin tout au long d'une vie ? Ce corps qui écrit, regardez-le, nous dit-il, il se discipline, se blesse, se rend malade, renaît, c'est lui qui travaille et vous guide, c'est lui qui a conçu et porté tous vos livres.

Claude Arnaud raconte les épreuves qu'il a infligées à son corps depuis l'adolescence, puis la révolte qui s'en est suivie, les plaisirs qu'il a fini par s'offrir.

*Juste un corps* est le récit vif et cru d'un homme qui a choisi l'écriture comme manière de vivre.

Claude Arnaud est romancier, essayiste et critique. Il a notamment publié *Qu'as-tu fait de tes frères?* (2010), *Proust contre Cocteau* (2013), et *Je ne voulais pas être moi* (2016).



**CLAUDE ARNAUD**  
**Juste un corps**

Cette édition électronique du livre  
*Juste un corps* d'Arnaud Claude  
a été réalisée le 9 décembre 2021  
par les Éditions Mercure de France.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782715257115 - Numéro d'édition : 394660)  
Code Sodis : U38333 - ISBN : 9782715257122  
Numéro d'édition : 394661